ÊTRE L'AUTRE PARTOUT.
LA QUÊTE IDENTITAIRE DANS LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE *DE FATOU DIOME*

Ioana-Maria PUȚAN
Université d'Ouest de Timişoara

Résumé : *Le thème de l'Autre représente un des thèmes principaux de la littérature francophone. Il ne s'agit pas de l'Autre comme résultat de l'opposition homme / femme, mais de l'Autre du point de vue social, ethnique. Dans son premier roman de facture auto-biographique,* Le Ventre de l'Atlantique, *Fatou Diome, femme écrivain française d'origine sénégalaise, aborde elle-aussi le thème de l'Altérité. Le roman décrit le mal de vivre de Salie, une jeune immigrée dans une France qui « dit bien la voie droite et chemine par des sentiers obliques » (Senghor, 199: 74), un territoire d'exil et d'errance, un pays qui n'arrive pas à accepter l'Autre avec son identité propre. Dans notre étude, nous nous proposons d'analyser la manière dont cette fille d'ici et d'ailleurs vit la « double altérite » – rejetée dans le pays qui l'a accueillie, elle est rejetée chez elle aussi. Où qu'elle aille, elle incarne l'Autre, sa destinée étant d'être en « perpétuelle rupture».*
Mots-clés: ***étranger, altérité, quête identitaire*.**

Depuis plusieurs années, la France voit émerger une nouvelle littérature : la littérature africaine d'émigration/d'immigration. Si dans la première moitié du XX^e^ siècle, on parle surtout des romans d'apprentissage qui mettent en scène « un personnage cherchant dans l'altérité une source d'enrichissement intellectuel ou culturel » (MAMBENGA-Ylagou, 2006: 273), les dernières années les romans mettent en scène des immigrés qui vivent le sentiment d'exclusion et de marginalisation, qui mènent une lutte permanente pour la survie dans une France qui, «dit bien la voie droite et chemine par des sentiers obliques» (SENGHOR, 1990: 74), un territoire d'exil et d'errance, un pays qui n'arrive pas à accepter l'Autre avec son identité propre.

Parmi les écrivaines qui ont choisi de décrire le mal de vivre des Africains qui ont quitté leur terre natale pour partir à la recherche d'une vie meilleure et qui finalement se trouvent pris entre un « espace originel déstructuré (…) et un monde extérieur qui les rejette et les marginalise » (MAMBENGA-Ylagou, 2006: 290), nous retrouvons Fatou Diome, une écrivaine d'origine sénégalaise qui vit depuis plusieurs années en France. Son premier roman, de facture autobiographique, *Le ventre de l'Atlantique*, publié en 2003,se construit autour du thème de l'Altérité. Il ne s'agit pas de l'Autre comme résultat de l'opposition homme /femme, mais de l'Autre du point de vue social, ethnique.

Roman autobiographique, *Le ventre de l'Atlantique* décrit les visages cachés de l'immigration à travers l'histoire de Salie, une jeune sénégalaise qui fait ses études à Strasbourg. Le roman est écrit à la première personne, Salie étant celle qui raconte au lecteur sa vie d'immigrée en France (et toutes ses désillusions) et la vie sur l'île natale, Niodor (la vie sociale, les traditions).

Fille d'ici et d'ailleurs, Salie vit la « double altérité » – rejetée dans le pays qui l'a accueillie, elle est aussi rejetée chez elle dès sa naissance, sa destinée étant d'être en « perpétuelle rupture ». Salie est aussi la voix de Fatou Diome, elle-même enfant illégitime et immigrée. Les deux parlent des femmes africaines, de leurs souffrances, des obstacles et des cruautés qu'elles rencontrent à chaque pas.

Être l'Autre car enfant illégitime…

BDD-A5780 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:01:18 UTC)

L'Autre, Salie l'est depuis sa naissance. « Incarnation du péché, fille du diable » (DIOME, 2003: 85), Salie aurait dû être déclarée morte à la naissance car la tradition n'accepte pas les enfants issus d'un amour impossible qui transgresse les lois ancestrales. Ainsi, née dans un petit village, fruit d'une relation amoureuse consommé hors mariage, la jeune fille est rapidement et à jamais stigmatisée comme étrangère et bâtarde, étant placée en bas de l'hiérarchie sociale. Abandonnée par sa mère, c'est la grand-mère qui la prend chez elle et qui insiste que la fille porte le nom du père : « Elle portera le nom de son vrai père, ce n'est pas une algue ramassée à la plage, ce n'est pas de l'eau qu'on retrouve dans ses veines, mais du sang. » (DIOME, 2003: 84).

La tradition, on le sait : on ne badine pas avec cela. Et cela, surtout, dans un village situé sur une île lointaine, oubliée dans « le ventre de l'Atlantique ». Ici, les gens vivent selon des lois transmises d'une génération à une autre ; tous se connaissent, forment une grande famille. Alors, une fille dont on ne connaît pas le père, qui porte un nom étranger doit être bannie, répudiée. Heureusement pour tous, elle ne représente pas un grand danger car son nom sera vite oublié au moment du mariage. Incarnation de l'Autre, Salie est considérée même une sorcière, douée d'un pouvoir occulte.

Toujours en décalage avec le microcosme de son village, Salie veut aller à école. Mais, même à l'école, elle n'arrive pas vraiment à trouver sa place, car ses collègues, bien qu'enfants, semblent connaître déjà les lois ancestrales : une bâtarde, fille du péché ne peut être que méprisée, marginalisée. Même si encore un petit enfant, Salie incarne déjà l'Autre, l'étranger, l'inacceptable. L'instituteur, considéré lui-même un étranger car il n'était pas né sur l'île, dit à Salie : « Comme moi, tu resteras toujours une étrangère dans ce village » (DIOME, 2003: 89). C'est toujours lui qui voit dans l'éducation de la jeune fille le seul moyen qui lui permette un jour de quitter «ce panier de crabes», d'aller vers d'autres horizons où elle pourra être elle-même, malgré sa naissance sous le signe de la culpabilité. Par la suite, l'instituteur restera dans l'âme de Salie comme celui auquel elle doit sa «re-naissance» : « Je lui dois mon premier poème d'amour (…), la première chanson française que j'ai murmurée (…), mon premier phonème, ma première phrase française lue, entendue et comprise (…). Je lui dois l'école. Je lui dois l'instruction (…). Il m'a tout donné : la lettre, le chiffre, la clé du monde. » (DIOME, 2003: 74). En effet, c'est lui qui a changé le destin de la petite fille : attirée par les mots étrangers que les élèves prononçaient à la sortie de l'école, Salie commence à aller en cours sans que sa grand-mère le sache ; finalement, l'instituteur demande à la vieille femme d'inscrire sa petite-fille à l'école. C'est ainsi que Salie connaît le chemin de l'école contrairement à d'autres filles de son âge : elle a soif de liberté et pour cela, elle est décidée à apprendre, à découvrir le monde et ses cultures.

Petite, consciente de son destin pas comme les autres, Salie ne veut pas partager celui des autres femmes du village: mariage arrangé en fonction des intérêts de la famille, épouse soumise, illettrée, ayant comme seul métier « faire maman » ; elle veut être hors normes, être l'Autre : elle veut devenir une journaliste, une femme qui aie « le droit à la parole » (DIOME, 2003: 219).

C'est justement sa naissance sous le signe du péché qui lui donne la force de lutter contre les traditions, de poursuivre un destin différent de ce que le monde attendait d'elle en tant que femme : l'exil, l'errance. Méprisée par tous, elle comprend vite que seul le départ, l'évasion pourrait lui donner la chance de dépasser sa condition d'enfant illégitime dont la naissance a représenté un motif de souffrance, de honte et non pas de joie : « l'exil est devenu ma fatalité (…). Petite déjà, incapable de tout calcul et ignorant les attraits de l'émigration, j'avais compris que partir serait le corollaire de mon existence. Ayant toujours entendu que mon anniversaire rappelait un jour funeste

BDD-A5780 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:01:18 UTC)

et mesuré la honte que ma présence représentait pour les miens, j'ai toujours rêvé de me rendre invisible » (DIOME, 2003: 261). Coupable pour une faute commise par sa mère, Salie se révolte. Elle choisit le chemin douloureux de l'exil. Partir signifie pour elle naître une deuxième fois, avoir la chance de choisir son destin, d'être libre. Partir signifie oser, prendre la parole. Partir signifie changer, évoluer, devenir une autre personne. Partir signifie aussi avoir non pas une identité, mais « des identités ». « Afin que le battement de mon cœur ne soit plus considéré comme un sacrilège, j'ai pris ma barque (…). L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire, car vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination. Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances » (DIOME, 2003: 262).

Ainsi, l'exil semble écrit dans sa destinée. Bâtarde, élevée par sa grand-mère, considérée toujours comme étrangère aux siens, l'exil devient pour Salie une sorte de refuge.

…Être l'Autre car immigrée…

Salie comprend vite que la France n'est pas vraiment « la Terre promise » que tous les immigrés s'imaginent, que le regard des Français vis-à-vis de l'Autre est lourd à porter et que la condition de Noir laisse peu de chances à une intégration réussie dans une société qui laisse peu de place aux immigrés. Ainsi, sa vie d'exilée ne sera qu'une suite «de journées de labeurs, de nuits d'insomnie » (DIOME, 2003: 15).

Les siens, restés sur l'île, ne s'inquiètent pas de son sort car finalement elle vit en France où tout va bien. Là-bas, il n'y a pas de maladies, il n'y a pas de difficultés. Salie a quitté son île natale au bras d'un jeune français. Malgré les prévisions de ses proches quant à l'avenir sombre de ce mariage « contre la nature », elle veut croire à une entente possible entre deux êtres ayant une couleur de la peau différente, et, par extension, entre deux cultures différentes. Mais, une fois arrivée en France, Salie comprend qu'un être est jugé selon son apparence et non pas selon ce qu'il est vraiment. Ainsi, la famille de son mari ne peut accepter une alliance avec une fille à la «peau minuit » : « Une fois chez [mon mari], ma peau ombragea l'idylle – les siens ne voulant que Blanche-Neige -, les noces furent éphémères et la galère tenace » (DIOME, 2003: 51). Elle avait quitté son village et choisi l'exil tout en croyant qu'ailleurs elle pourrait être elle-même et ne plus être perçue comme l'Autre. Mais, elle comprend vite que même en France elle sera l'Autre non pas à cause de sa naissance sous le signe du péché mais à cause de la couleur de sa peau.

Restée seule, sans un mari qui soit à ses côtés, Salie décide de poursuivre son chemin et de ne pas abandonner la lutte avec son destin. Elle continue ses études, travaille comme femme de ménage et comme nounou. Malheureusement, cette vie, ce n'est pas celle dont elle avait rêvée. Mais à qui en parler ? A son frère ? Pour Madické, la France représente le paradis terrestre ; alors, comment avoir pitié de sa sœur « installée dans une des plus grandes puissances du monde » (DIOME, 2003: 51) ? Pour sa famille et pour les autres villageois, Salie n'était qu'une feignante qui se contentait de faire des études au lieu d'être une épouse exemplaire : « comment aurais-je pu lui [Madické] faire comprendre la solitude de mon exil, mon combat pour la survie et l'état d'alerte permanent où me gardaient mes études ? N'étais-je pas la feignante qui avait choisi l'éden européen et qui jouait l'éternelle écolière à un âge où la plupart de mes camarades d'enfance étaient mariées ? » (DIOME, 2003: 51). En s'obstinant à ne pas rentrer chez elle la tête basse et à continuer à marcher sur le chemin qu'elle a choisi,

BDD-A5780 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:01:18 UTC)

«un chemin complètement étranger aux miens » (Diome, 2003:52), Salie veut montrer aux siens qu'elle peut réussir seule malgré un destin qui a été contre elle dès sa naissance.

Rentrée chez elle, à Niodor, pendant les vacances, Salie essaie de mettre en garde les jeunes qui rêvent d'une vie meilleure en France et qui veulent y parvenir coûte que coûte. Elle leur parle d'un aspect de la vie en métropole que peu d'immigrés acceptent de faire connaître aux autres. Elle leur parle des « humains épuisés par une longue journée passée à tenter de survivre » (DIOME, 2003: 100), de tous ceux qui hantent «les bouches du métro », qui font la manche, qui squattent les églises, qui sont dans une perpétuelle clandestinité ; elle leur parle aussi de tous ces immigrés africains qui sont exploités, qui arrivent difficilement à avoir les papiers ; elle leur raconte aussi que dès l'aéroport, l'officier des douanes leur dit « Ça me saoule que vous veniez chercher votre fortune ici. Vous n'avez qu'à rester sous les cocotiers chez vous ». Ce que Salie veut faire comprendre aux amis de Madické pour lesquels la France est l'Eldorado tant rêvé, où tous leurs rêves pourront vite s'accomplir c'est que là-bas, ce qui compte c'est «la préférence épidermique » (DIOME, 2003: 203) : même dans le pays des Droits de l'homme, on rencontre des policiers racistes, des patrons qui exploitent leurs employés, des gens avec des clichés sur l'Afrique et les Africains. Pour les Français, les immigrés africains sont «d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers et ça, ce n'est pas écrit dans la constitution, mais certains le lisent sur votre peau » (DIOME, 2003: 203). Et ce sentiment d'exclusion n'est pas ressenti seulement par les immigrés clandestins, mais aussi par Salie, jeune étudiante.

Malgré ses bonnes intentions, Salie n'arrive pas à convaincre les jeunes habitants de Niodor de la vie minable qu'ils risquent de mener en France. Et cela parce qu'elle-même s'entête de vivre dans un pays qui ne sera jamais vraiment « chez elle » : « Comment pourrais-je faire comprendre à ces jeunes qu'il n'était pas évident de vivre en France alors que moi-même j'y habitais depuis tant d'années ? » (DIOME, 2003: 205). Pour ces jeunes, elle n'était qu'une individualiste, occidentalisée qui ne voulait pas que d'autres personnes jouissent d'une vie luxueuse de l'autre côté de l'Atlantique, dans le pays de toutes les possibilités. Pourtant, le refus de Salie de faire venir Madické en France n'est que la preuve de l'amour qu'elle porte à son-frère. Elle a mené une vie trop dure en exil, en tant qu'immigrée d'origine africaine pour qu'elle puisse prendre sur elle le rôle de «guide vers la Terre promise» de Madické.

Pourtant, malgré la distance immense qui la sépare de sa terre natale, Salie est accompagnée à chaque pas qu'elle fait sur la terre européenne par le souvenir «de la liberté d'autrefois», « du sable », « de la terre africaine ». En effet, ce n'est que le souvenir de sa terre lointaine qui est à ses côtés dans son exil choisi. En France, personne ne s'intéresse à quelle heure elle arrive à la maison, de ce qu'elle fait, si elle souffre ou si elle est seule. En France, elle n'a que son e-mail et le répondeur téléphonique. Il n'y a personne à côté d'elle qui lui sourie, qui lui parle, qui s'inquiète pour elle : « Je pensais à ma vie solitaire en Europe où personne ne se soucie de mes allées et venues, où ma seule serrure compte mes heures d'absence. Un e-mail ou un message sur le répondeur téléphonique, ça ne sourit pas, ça ne s'inquiète pas, ça ne s'impatiente pas, ça ne vide pas une tasse de café, encore moins un cœur plein de mélancolie » (DIOME, 2003: 220).

…Être l'Autre car « occidentalisée »…

Au fur et à mesure que le temps passe, les habitants de Niodor ne se content plus de mépriser Salie à cause de sa naissance suite à un amour interdit. Partie en France

BDD-A5780 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:01:18 UTC)

à la recherche d'une vie nouvelle, Salie continue à être l'Autre parce que les proches considèrent qu'elle a pris une certaine distance quant aux traditions ancestrales selon lesquelles s'organise la vie de toute la communauté de Niodor.

Lors des premières vacances que Salie passe au village, une chose n'échappe pas inaperçue : elle était venue toute seule sans l'homme qui l'avait emmenée en France. Personne n'essaie de demander des explications à Salie. Pour eux, il y a une seule explication possible : Salie n'a pas su être une bonne épouse, c'est-à-dire une épouse soumise « à l'africaine ». Même s'ils lui avaient prédit dès le début l'échec de son mariage «contre la nature», les habitants de Niodor ne reprochent qu'à Salie son divorce : « J'étais venue sans l'homme blanc qu'ils avaient d'abord rejeté, avant de l'accepter par manque d'emprise sur moi (…). On me reprocha mon divorce (…) : si un homme quitte sa femme, c'est qu'elle n'a pas su être une bonne épous e» (DIOME, 2003: 68).

Rentrée chez elle, Salie devient de plus en plus consciente du fait que le chemin qu'elle a choisi dans sa vie est complètement différent de celui qu'une femme africaine, par la tradition, est obligée d'emprunter : « J'enviais leur sérénité [des femmes], ce confort psychologique qu'elles tiraient sans doute de la fermeté de leurs convictions (…). Menhirs sur le socle de la tradition, le tourbillon du brassage culturel qui me faisait vaciller les laissait indemnes. Elles suivaient leurs lignes, je cherchais la mienne vers une autre direction ; nous n'avions rien à nous dire » (DIOME, 2003: 69).

En quittant son village natal, Salie laisse aussi derrière elle tous les coutumes et les traditions que les villageois respectaient de génération en génération : le droit d'aînesse, la soumission de la femme qui ne pouvait régner que dans la cuisine, le mariage arrangé, l'islamisme qui demandait à la femme de se couvrir, le pouvoir des marabouts et des esprits maléfiques, le droit de vie et de mort sur un enfant bâtard. Quand Madické se décide de faire appel à un marabout pour l'aider à partir en France, Salie se révolte : pour elle, les rituels de ces marabouts ne sont que des mensonges, des moyens pour soustraire de l'argent aux gens. Pour Madické, l'attitude de sa sœur n'est que la preuve que celle-ci a changé sous l'influence négative de l'Occident, qu'elle est devenue une « Autre », différente de tous ceux qui habitaient sur île et qui avaient une grande considération pour les marabouts : « Tu les [les marabouts] dénigres toujours sans aucune raison (…). Tu crois avoir percé tous les mystères à l'école ! T'es vraiment occidentalisée. Mademoiselle critique maintenant nos coutumes » (DIOME, 2003: 161). A cela s'ajoute le refus de Salie d'aider son frère : Madické y voit seulement l'attitude égoïste de sa sœur qui, devenue « une européenne », n'accepte plus d'aider ces proches : « Tu es devenue une européenne, une individualiste. Un gars du village revenu de France dit que tu réussis très bien là-bas (…). Avec tout le fric que tu gagnes maintenant, si tu n'étais pas égoïste, tu m'aurais payé le billet, tu m'aurais fait venir chez toi » (DIOME, 2003: 183).

Même les autres femmes évitent Salie car la jeune femme ne leur ressemble pas. Elle n'appartient plus à leur univers ; quant à toutes ces femmes, épouses soumises, elles n'appartiennent non plus à l'univers de Salie. Ainsi, elles finissent par s'éviter mutuellement, chacune suivant le chemin que son destin lui a tracé : Salie, le chemin de l'écriture, de la lecture; les autres femmes, le chemin de la famille, des occupations habituelles d'une femme africaine : la cuisine, le mari, les enfants. Si Salie essaie de ne pas juger la manière de vivre de toutes ces femmes, celles-ci lui reprochent son mode de vie occidental : « Ma présence les dérage. Depuis longtemps, elles me considèrent comme une feignante (…), une égoïste qui préfère s'isoler (…) que de participer aux discussions (…). Elles me regardaient écrire, errant d'un coin à l'autre et ça les agaçait.

BDD-A5780 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:01:18 UTC)

Je lisais leurs reproches sous leurs cils noirs, mais mon silence les désarmait ; elles faisaient mine de m'ignorer. Mon stylo continuait à tracer le chemin que j'avais emprunté pour les quitter. Chaque cahier rempli, chaque livre lu, chaque dictionnaire consulté est une brique supplémentaire sur le mur qui se dresse entre elles et moi» (DIOME, 2003: 197). Ainsi, l'éducation dresse une barrière entre Salie et les autres femmes, une barrière qui lui permet de trouver la tranquillité nécessaire pour écrire. Pour Salie, l'écriture devient une forme de liberté car elle peut prendre la parole et oser faire tout ce que sa mère n'a pas pu faire. En France, c'est grâce à l'écriture que la jeune femme se sent plus proche des siens car c'est avec son stylo qu'elle « déterre les mots et découvre des vestiges en traçant sur [son] cœur les contours de la terre qui [l']a vue naître et partir » (DIOME, 2003: 259).

Revenir chez elle, dans son village natal, devient pour Salie synonyme de voyager à l'étranger. Elle est consciente qu'elle a changé, que sa vie en Europe l'a changée, l'a transformée en « l'Autre », incomprise, méprisée. Rentrée au village, tout le monde l'accueille les bras ouverts ; tous viennent lui rendre visite. Mais, est-ce qu'ils le font parce qu'elle leur a réellement manqué ou parce qu'ils attendent de sa part des cadeaux ou même de l'argent ? « Je vais chez moi comme on va à l'étranger, car je suis devenue l'autre pour ceux que je continue à appeler les miens. Je ne sais plus quel sens donner à l'effervescence que suscite mon arrivée » (DIOME, 2003: 190). En plus, tout le monde s'attend à ce qu'elle emmène son frère avec elle en France : «Tu ferrais mieux d'emmener ton frère au lieu de te trouver des prétextes pour encore le laisser là. Sache que tout le monde ici pense que t'es égoïste de pas l'aider à partir» (DIOME, 2003: 205). Même si finalement Salie envoie à son frère une somme d'argent pour l'aider à ouvrir sa propre boutique au village, celui-ci n'hésite pas à critiquer son attitude : ce qu'il veut c'est aller en France, la terre promise et non pas travailler dans son village. Madické considère que si Salie ne veut pas rentrer pour toujours au village et qu'elle l'oblige d'y rester malgré ses rêves de devenir un grand footballeur en France c'est parce qu'elle a trahi sa terre natale, qu'elle l'a oubliée à cause de sa vie parfaite qu'elle mène en Europe : « Si tu trouves que c'est mieux de se débrouiller au pays, pourquoi ne reviens-tu pas, toi ? (…) Cette terre où tu veux me garder, cette terre, ça te dit encore quelque chose à toi ? Mais non, mademoiselle ne se sent plus chez elle ici. Tu veux que je reste ici, et toi, pourquoi t'es partie, toi ? » (DIOME, 2003: 258).

Salie est une « Autre » même pour les gens qui ne la connaissent pas. A M'bour, quand elle veut louer une chambre à un hôtel, le réceptionniste lui parle comme si elle était une étrangère et non pas une Sénégalaise qui était venue passer les vacances dans son pays natal : « ″-Je suis en vacances, voilà mon passeport et ma carte de résident″, ″-Ah, une Francenabé (…) ! Bienvenue chez nous !″ Bienvenue chez nous, comme si ce pays n'était plus le mien. De quel droit me traitait-il d'étrangère, alors que je lui avais présenté une carte d'identité similaire avec la sienne ? Etrangère en France, j'étais accueillie comme telle dans mon propre pays » (DIOME, 2003: 228).

Seul l'instituteur voit en Salie la même jeune fille qui, autrefois, entrait en cachette dans la salle de classe pour suivre ses cours, qui a triché, a volé, a menti et a trahi la personne qu'elle aimait le plus, sa grand-mère, seulement pour pouvoir aller à l'école, cet endroit où la tradition lui refusait l'entrée. L'instituteur continue à voir en Salie la jeune fille qui a voulu apprendre pour avoir la chance de changer sa vie non pas en devenant une immigrée clandestine qui lutte à chaque moment pour sa vie, mais, au contraire, en faisant ses études en France. Pour lui, Salie est restée même une « erreur » de Dieu : elle aurait dû être un garçon et non pas une fille car, dès son enfance elle préférait jouer avec les garçons plutôt qu'aider les femmes à préparer les repas ou

BDD-A5780 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:01:18 UTC)

accomplir les tâches ménagères. Grande, Salie évite toujours l'entourage des femmes dont les seuls sujets de discussion sont la cuisine et leurs progénitures : « Je constate que tu n'as pas changé. Tu as grandi mais tu es restée le garçon manqué de la maison, tu évites encore les commérages de bonnes femmes. J'ai toujours compris que tu quitterais ce panier de crabes, mais je suis content de voir la petite liane bien enracinée » (DIOME, 2003: 195).

Malgré l'attitude de l'instituteur, Salie finit par ressentir vivement son « altérité ». Le temps qui s'est écoulé depuis son départ et la distance qui sépare la France de son village natal, ont tout transformé. Ils ont transformé Salie ; maintenant plus que jamais elle est l'Autre. Ils ont transformé aussi les rapports entre les gens : les amitiés ont peu à peu disparu ; les proches ne la comprennent pas ; elle ne peut pas leur avouer sa tristesse, sa mélancolie ; elle ne peut pas leur parler du sentiment paradoxal qui l'habite : en France, c'est l'Afrique qui lui manque, de retour, dans son village natal, c'est la France qui lui manque : « Soudain, je me sentis isolée. Avec qui parler ? (…). Chez moi, j'étais nostalgique de l'ailleurs, où l'Autre est mien autrement. Et je pensais à ceux qui, là-bas, trouvent ma tristesse légitime et me consolent, quand l'Afrique me manque (…). Evoquer mon manque de France sur ma terre natale serait considéré comme une trahison, je devais porter cette mélancolie comme on porte un enfant illégitime, en silence » (DIOME, 2003: 209).

…Enfin, être un « être hybride ».

Fille d'ici et d'ailleurs, Salie comprend finalement qu'elle ne peut plus être entièrement africaine, de même qu'elle ne peut pas être entièrement européenne. Choisissant l'exil, Salie finit par ne plus avoir une simple identité, mais, tout au contraire une identité complexe, où se mélange quelque chose de l'Afrique et quelque chose de la France : «Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner» (DIOME, 2003: 210).

Quand son frère lui demande de laisser derrière elle la vie menée en France, de nier sa nouvelle condition d'européenne, Salie se rend compte qu'elle ne peut pas choisir entre son pays natal et son pays d'adoption. Elle est chez elle à Niodor, sur une île oubliée dans « le ventre de l'Atlantique » mais aussi, en France, à Strasbourg, où elle mène sa vie d'exilée, avec ses joies et ses souffrances.

Ainsi, Salie finit par dépasser altérité : il est vrai qu'elle restera à jamais l'Autre sur son île car elle est l'enfant du péché et en plus elle est devenue une occidentale ; il est vrai aussi qu'elle restera à jamais l'Autre en France, dans son pays d'accueil, car elle est une immigrée et en plus elle a la « peau minuit ». Mais, ce qui est important, c'est qu'elle se considère un « être hybride » qui ne peut choisir entre deux identités qui la définissent en égale mesure. Elle est consciente de son « double-soi » : un « moi d'ici » et un « moi de là-bas ». Elle ne veut pas opposer Niodor à la France, mais tout au contraire elle veut les additionner, les mélanger : «Ainsi, personnage hybride, tiraillé entre deux pays, Salie tente de créer son espace personnel, son *troisième espace*, sur une feuille blanche, à l'aide de son stylo» (AGNEVALL, 2007: 4).

A travers l'histoire de Salie, Fatou Diome dit la difficulté de l'être humain d'«être l'Autre partout » et insiste sur le fait que l'identité doit se vivre comme un tout. Salie ne veut pas choisir, elle est Africaine et européenne à la fois : «La quête identitaire, la quête de soi de Salie, traverse tous ces espaces (africains, européens) et se revendique de chacun d'eux, malgré l'opinion générale et contre toute logique d'exclusion » (BOUDREAULT, 2006: 5). Elle se veut « une citoyenne du monde »

BDD-A5780 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:01:18 UTC)

avec une grande liberté de mouvement qui rejette les frontières tracées par les hommes qui ne font que « blesser la terre de Dieu» (DIOME, 2003:254). Ainsi, la patrie de Salie se trouve partout et nulle part, car elle finit par se considérer chez elle où qu'elle aille sur terre : «Je cherche mon pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier ses multiples strates. Je cherche mon pays là où s'estompe la fragmentation identitaire (…). Alors, partout où je pose mes valises, je suis chez moi» (DIOME, 2003 : 296).

BIBLIOGRAPHIE

Agnevall, P, *La dichotomie entre le centre et la périphérie dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome*, thèse, Växjö Universitet (Suède), 2007, sur http://www.diva-portal.org/

Boudreault, L, *Identité et appartenances multiples: les savoirs de la littérature*, sur www.ulaval.ca/ Diome, F, *Le Ventre de l'Atlantique*, Hachette, Paris, 2003

Mambenga-Ylagou, F, *Problématiques définitionnelle et esthétique de la littérature africaine francophone de l'immigration*, in CAUCE, Revista internacional de Filología y su Didáctica, nº 29, 2006

Senghor, L.S., *Hosties noires* in *Œuvre Poétique*, Seuil, Paris, 1990, [1948].

BDD-A5780 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:01:18 UTC)